

Xavier Bordes

L'Argyronef

Xavier Bordes, musicien et poète, épistolier et poète, professeur, traducteur, poète, vit à Mohammedia (Maroc) où il est « enseignant » — je devrais dire : où il était enseignant, une fois achevées ses études supérieures à Paris-8 au début des années 70, jusqu'à aujourd'hui... (où l'attend un autre sort).

Il a consacré une étude à Joë Bousquet ; traduit Elytis, pour le plus grand contentement de celui-ci ; et publié, voici trois mois, un livre à poèmes, *Le sans-Père à plumes*, aux éditions des Cahiers du Loess (que j'ai eu le plaisir de préfacier...).

M.D.

DÈS DEMAIN

Ambidextre

Soit

Singeant le Baptiste

Vox clamans et croquant des criquets

Seul

Grande gueule et couronné d'épines qui se gonflent

Comme on voit dans le désert

Victoria le moloch

Tué

Par les Abos — couvert

De bave hier et pris à piques — faire encore un peu

Frissonner les passantes

Soit

Hors de la fente majuscule

Seul

Comme ce trop grand S d'une RoSe occulte

Un m minuscule

au soleil tiédissant sur la pierre inconsciente

Qui

Réchauffe dans son sein

Faute d'orthographe pire
D'être la ruine d'un empire
Que l'initiale du Serpent
Qui somme toute
N'est qu'un lézard au cœur battant

Ah beau lézard vert, à queue amovible tu es
Seul héritier des sept collines

Lézard du hasard contracté
En Lazare et ressuscité
Quand
Lamie aux eaux tisse azur et lys du souvenir et phobie de l'aurore
Et m'oublie

Seul
comme un spectre comme L'Homme Noir qui va
venir
Comme un cauchemar sous un tonnerre de tôle ondulée
Frénétiquement
Par le vent ébranlée

Seul
Dans un vieux cabanon des bords de mer
Ou bien en pleine foule
Seul comme tel
Habitant sous quelque toit de foudre
Promène un divin gène ainsi qu'une chan-
delle
En plein jour promenait Diogène

Épaves d'un siècle à jamais périmé
Sur la grève épave toi-même
que cherches-tu

Toi qui ne parles pour personne
Sauf peut-être pour tous ces veaux
Et ces pavots
des demains

Pour le coquelicot du soir
Et le myosotis du matin

Et pour tout l'Oublié ?

Moi, dit le Poète, cette feinte cloche
Sur la table retournant en fin de jeu sa quinte floche :

Je cherche un homme.

SUR LA PLAGE

Ce serait *demain* déjà quand la fraîcheur
Laverait du sommeil ta face
Au miroir le courant du temps eût ajouté
Dans tes cheveux quelques lignes d'argent

De grosses lunettes et la mâchoire anguleuse
A cause du chewing-gum de la patience

Échoué là dans ton tonneau
Voici que tu débarques sur ce rivage futur
Tu fais quelques pas jusqu'aux galets noirs qui sont, c'est sûr
D'anciens chevaliers de la mer que tient ensorcelés
Le charme du ressac
Comme à Rapa-Nui

Tu dresses ton Rapasol
Dans le sable qui colle

aux joyeuses

Pâques

S'étend tout autour de toi comme une île au double promontoire où
[saïlle

Un monolithe parmi la broussaille

Bonjour solitude à l'échine aveugle

Je viens ici comme Robinson bâtir mon cabanon
Avec des épaves
Art rimé aux lattes inégales

Parlant tout seul dans ma cage de hasard
Comme l'oiseau Bubulhazar
Qui faisait venir tous les autres

Comme l'arbre qui chantait des chœurs à Capella
A la belle étoile

A cette goutte d'eau
Inépuisable et couleur d'or qui foisonnait
En fontaine perpétuelle

Bonjour mon bel oiseau parleur « je me souviens de votre voix »

De palmes et de vent
Le rivage tend ses arches dans les vitrages fanés
L'écume lèche ses baies bleues
Et les dévore à belles dents à l'heure où sans reflet vivant
Les écailles tombent des yeux de la tortue-solitude

Tu regardes là-dehors
Dans tout ce vaste imaginaire
De petites syllabes foncées
silhouettes laissant
Des points de suspension dans l'or du sable et du silence...

Des filles ! Des filles peut-être vêtues
D'une paire de lunettes comme les Najas nus

Des filles avec de ces fesses qui ont tout le temps
L'air de mâcher du chewing-gum...

Des filles comme aux îles exotiques
Nues quand l'outrémer du ciel monte avec la Grande
Et la Petite Ourse !

Ce serait *demain* déjà, quand vieillard lubrique
La mort
Aurait déjà tout préparé, le linge et la lame coupante
Pour raser de ta face
Le poil obstiné de la Vie.

LE GRAND PLONGEON

Les uns ont souffert, les autres sont surfers
Tous attendent leur heure ; mais moi
Me voici plon
g
e
a
n
t
d dans les eaux froides du ciel — reliant
e
m n
ai
La nuit au jour, j'entends douce comme une odeur

La pluie

rose ses grands yeux pleins de paysage triste

tambourine

plic-

Ploc-plic,plic-ploc plic et ploc de ses ongles d' Ondine

Pointus comme bonnets de nains

curieux à la vitre

De l'Invisible

Aquarium où tournent autour de nous

Usant le pavé bleu des astres

De leurs toujours jeunes genoux

Les nuages

L'Envie soudain d'attraper du bleu

De goûter la vie par le cordon, d'être roi ou dernier-venu

Ce bleu qui fait le fond de l'horizon — l'outramère

Clarté de mélancolie

Là

Où il n'est point de refuge même pour l'écho

Mordre dans cette fraîcheur oxygénée

Sentir comme à goûter du bleu de Mytilène

Tout le corps comme un bébé-chat secoué à chaque

Tremblement de cœur

Creuser une statue grelottante dans le vent

Tel un orme dépassant la norme

Bombant le torse en habit de soleil comme un taureau adore

Tout ce que ravit la pureté : réuni

dans une seule espérance

Une seule expérience :

Car j'ai fait profession de *langue arborescente*

Ou pour autrement dire — d'une langue qui *tremble!*

EN ORBITE D'ATTENTE...

Comme après sa mort le bossu Bitor

Vit sa bosse du zèle se changer en deux ailes

J'ausculte

Du O du ciel

Les neurones du froid

La bouche givreuse au carreau de la stratosphère t o
u
t

l
à

e
n

d
e
s
s
o
u
s

la plante

Des neiges fixée aux sommets des monts
Poussant vers les vallées ses racines blanches
Luttez dents de glace et dents d'hiver
Luttez dents de fleurs et dents de vert
Dents de rites contre dents d'ives

Et malgré tout cela sournois le cri de l'herbe et les hurlées des pierres
A l'âme fendre

Un pays si plein de silence

Terres rouges ocres gris et verts olives
Terres caressées de clartés mensongeuses

Un pays d'en haut pareil aux cartes de géographie
Avec les mers très bleues les rivières foncées les neiges blanches
Ici un synclone et là-bas un cyclone
Pareils à ces lignes qu'on voit aux oreilles spiralées des mers
De temps en temps *ici* dans le noir espace sans couleur
Je croise l'âme de gens sans terre et le cœur de quelques richards
De Lyon, pareils à de minuscules satellites qui ont cessé d'émettre
Et tournicotent parmi les anges sans forme aux plumes de nacre

Un pays si plein de silence

Où il n'est point de refuge même pour l'écho.

CEUX QUI POUSSENT DANS LA ROUE

Pour décor il faut tendre sur trois cent soixante
Degrés dans toutes les directions
Un velours profond comme l'ombre et poudré d'or et parsemé
De fleurs de lis de toutes dimensions

Au cœur de la sphère ainsi constituée placez la terre
Verte et rouge avec à sa surface une foule de bœufs
Pour commencer
 et dans l'autre foyer de l'ellipse
Là où les taches lancent des arches de millions de kilomètres
 Une boule de feu
Pour finir
 Entre les deux

Demain nous habiterons la roue d'Ixion
Tournant comme des idées fixes dans le sommeil noir
De l'espace inter-planétaire

Bouffant de la salade hydroponique
Et des biftecks d'algues

Chaque geste sera prévu Chaque objet
Utile et indispensable
On ne perdra jamais rien, on ne trouvera jamais rien
Il n'y aura pas de vent
Ni rien pour nous rappeler les anciennes folies

Plus d'étoiles vagabondes, mais chacune
A la place assignée par l'Astronome

On fera naître les bébés en éprouvettes
Et l'on mettra immédiatement à mort celui qui par hérédité
Même avant de savoir prononcera le mot : *liberté!*

LES CONSTRUCTEURS

U
n
J
o
où u
rien r
l'à
ne
peut res-
-pi-
-rer

Où le firmament ne connaît comme seule aria que la condensation du
[silence

Dans l'haleine de l'éternité

Poussière radioactive là noire où

Des nébuleuses lentes meuvent sans savoir leurs têtes d'hippocampes

Violettes broutent d'une lèvre vague

les marguerites du vide, sous l'œil

Déconcertant du petit et du grand

Nuages de Magellan

Orion Le Pélican l'Amérique du Nord

Le Crabe Le Lagon La Rosette Le Trifide

L'amas de la Vierge Le Cygne Andromède

Un jour d'un temps qui aura largué une fois pour toutes

Les jours
loin derrière, avec les bovidés les ruines les commencements
les vrais et les faucons
Sur une toupie bleue et blanche
Penchée sur son axe ainsi qu'un melon strié
De tranches horaires
Adieu la Terre !

Un jour là où rien ne peut respirer
Où les métaux se soudent sans efforts
Où la scie des couronnes solaires impitoyable tranche
En ne chantant point toutes choses selon la ligne
Qui partage Froid/Chaud, Ombre/Éblouissance
Là, comment dire, ici dans cet endroit où n'est ni haut ni bas

Un jour de ce temps sans jours
Flottants dans le vide noir, dans leurs téguments de plastique blanc
Pachydermiques

Un globe d'or sur les épaules avec des antennes
Comme
Des millions de fourmis qui traversent un fleuve si
Transparent qu'on
n'en verrait pas le fond

Chacun
Dans son fauteuil tel un paralytique à jets de lumières
Chacun actif parmi les clignotants rouges bleus jaunes verts
Les lignes blanches des longerons d'aluminium au titane
Chacun occupé à des tâches exactement minutées
Chacun suivi par les yeux des radars
Sur des écrans scintillants
Les petits géants d'or

Entreprendront de construire une fleur
De trois cent soixante kilomètres
De diamètre.

L'ARGYRONEF

Par le calendrier de ces temps sans jours
Franchissant le vide noir dans les deux sens
Le long d'une arche imaginaire interminablement
Ils bâtiront
L'immense corolle de papier d'argent indéchirable

Cent mille kilomètres carrés vingt mille pour chaque pétale
Nacré spécialement pour capter la lumière

Ils construiront un pistil de vanadium plein de machines à survie
Et des étamines autour où loger dans un sommeil cryogénique
Les semences du Vivant

Pendant des siècles de ce temps sans siècles
Ils ont œuvré, les têtes d'œufs, les têtes d'or qui dans l'ombre
S'éclairent, s'obscurcissent
Dans le soleil !

 Ils œuvreront par-dessus le gouffre étoilé
Où l'on ne peut jamais tomber, jamais ne pas tomber
 Guidant d'un doigt
Des poutrelles de trois cents tonnes
Comme des bâtisseurs de cathédrales dont le Dieu
 Pareil aux pollens ne serait que le Rêve du Voyage

Ils ont réglé des horloges minuscules et positroniques
Et des moteurs à « distorsion spatio-temporelle »
Ils ont nourri de mini-computers bavards comme l'oiseau Bubulhasard
Et des ordinateurs géants à mémoire gluonique
Chargé des fabuleux générateurs de champs
 Qui vous plient le continuum comme un anneau de Moebius
 Ou une petite cuillère

Prévu de ces flacons ad-hoc où le vin peut se mettre en boule
Tout à son aise
Et des bassins, de colossales sphères
 D'un verre où l'eau se régénère par le travail automatique
D'une flopée de virus domestiques
Inventés ou apprivoisés

Ils stockeront aussi les langues et les songes les vieux livres
Les films les musiques inaltérables

Puis un matin de ce temps sans matins

 Achevée l'on baptisera
 Enfin l'*Argyronef*

Et rien n'y manquera
 pas un écrou, pas un granule

Dans les canaux semi-circulaires des gyroscopes magnétiques
Pas un thyristor, pas une graine dans les serres
Hydroponiques,

pas une molécule dans les bacs protéïniques
Où la viande croîtra par cancer contrôlé
Comme les centrales atomiques,

Puis un soir de ce temps sans soirs
Quand les grillons bip-bip-bip des claviers
S'éveilleront parmi les vers-luisants des diodes
Ouvrant des voûtes constellées dans les salles de pilotage

Nous embarquerons pour le Voyage Fou.

QUEL DRÔLE DE NOM

Coupées les ancrs des gravitations
Pétale après pétale comme les cartes
Dans la main d'un joueur de poker

Les voiles fantastiques s'orientèrent

Et l'on partit
Si doucement que l'on n'a rien senti

D'abord les vents solaires pousseront

Sans espoir d'arriver sans espoir de retour
Quatre — Alpha du centaure
Douze — Sirius
Vingt — Procyon
Dix-mille années-lumière On sortira de la Voie-Lactée : cinq
Cent-mille — Le Dragon
Un million — NGC 6822
Deux millions — Andromède
Dix millions, cent millions d'années-lumière
D'un temps sans temps devant nous

S'ouvriront

Oui : devant nous ! A la grâce
Des générations nées

Et mortes et nées et mortes et nées et mortes et nées et mortes et
Nées à bord comme des pucerons d'une même fleur

Balancée par l'éclat des soleils
Il faudra un jour de cette croisière sans jours
 Inventer des noms de famille
Latrouille Croizendieu Lastrogate Orion
Lafayette et trois douzaines d'autres
 Pour ces enfants qui n'auront point connu le vent !

Moi, parce que j'aimais l'étoile
 Qui ne figure en aucun ciel, ils m'appelleront
Araignée...
 pourquoi pas Libellule ou Papillon ?

MÉMOIRE DU FUTUR

Légers, qu'un souffle les emporterait
Mais il n'est en ces lieux point de souffles
Légers comme des duvets de rossignols
Mais il n'est en ces lieux point de rossignols

Dans leurs lits d'apesanteur les yeux clos la tête
Sur un oreiller d'air régénéré toutes les heures

Dans leurs lits d'apesanteur

Les enfants rêveront de montagnes énormes
De pierres lourdement chutées dans des abîmes effroyables
D'avalanches roulant des séracs phosphorescents qui bondissent
Sur les pentes ébranlées avec ce bruit mat d'un poing
Frappant une poitrine

Rêveront de jungles hantées de gorilles puissants et velus
Rêveront des bamboueraies pleines d'oursons blancs à lunettes noires
Des collines tapissées de cerisiers en fleurs
Des rivières désordonnées aux chemins droits et courbes
Qu'une transparence invincible attire vers la mer

En observant sur ces écrans les zigzags des soleils fugaces
Les plus hardis même tenteront

D'imaginer le Feu Mythique au coin de l'âtre, avec son pelage rayé
Zèbre ou tigre improbable

On mouillera son doigt pour tourner les pages
Comme autrefois d'anciens livres d'images
Pleins de rhinocéros d'éléphants d'antilopes d'ornithorynques
De pandas de condors de koudous de pythons d'oiseaux-mouches
Aussi désormais
Irréels que le Sphynx et la Sirène
La Baleine Blanche et la Licorne de Mer qui a peu de soi qu'on

Ne trouverait tantôt sur un cheval tantôt sur un poisson...
Et dans les sifflements sibilants de leurs super-jouets électroniques
Les plus jeunes chercheront en vain
— Robinsons d'îles sans aubes ni crépuscule sans automnes
ni printemps —
Le sens d'une comptine sybilline
Qui soleil fatigué n'émerge plus qu'à peine de l'oubli :
Il n'est ne bête ne oiseau

Qu'en son jargon ne chante ou crie
Le temps a laissé son manteau...

De vent de froidure et de pluie.

AU VIDE : LES MÉTAMORPHOSES

Qui parle d'amour là où plus rien ne vit
que l'Homme !
Plus de draps, plus de lits, plus de flux, plus de cœur
Plus de culs, plus de fleurs
Plus de passions, plus de saisons, plus d'obsessions, plus de moissons !

Plus de gestes sans mesure, ni d'élangs sans démesure
Là où tout n'est plus que responsabilité
Ou mort sans phrases

Clarté bouillante ombre glaciale

Et la place de l'humain
Mince jusqu'à la translucidité visionnaire d'une photo-laser

Ile d'acier et vide noir
Rayons mortels qu'on ne peut voir
Et météores du désespoir

Là tout n'est qu'ordre et nudité
Calcul sang-froid technicité

Dans les corridors nets parfaits sans aspérités
Au plafond droits immaculés
Vont et viennent uniformément
Des robots dépourvus de vulgaires pilosités

Tout ce qui bat n'est que pulsars et longueurs d'onde
Astres à régime variable et métronomique
La hâte et la lenteur ne sont plus de ce monde
Nul ne s'y demande jamais : quelle mouche nous pique ?

Là tout n'est qu'ordre et nudité
Calcul sang-froid technicité
Qui oserait parler
D'amour là : où plus rien ne vit que l'Homme !

SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE

Je suis là-bas où l'homme habite parmi les étoiles
Allé un soir que le vent dans les herbes
M'emporta comme fumée

J'ai rencontré l'Avenir Technosuperlogique !

Là-haut les corps avaient changé et comme ceux des anges
Ils ne supportaient plus la gravité
N'aimant que sourire

J'ai rencontré l'Avenir !

Là-bas les corps abominablement avaient changé après la Guerre
[Atomique
Les formes des arbres se mélangeaient à celles des humains
Comme au temps du chaos des nymphes et des aegyptiens

J'ai rencontré

L'Ève à deux têtes et l'Adam sans sa brosse
La descendance d'Abraham sous forme de tortues à pattes de flamands
A quatre mains et qui marchaient en faisant la roue
A la façon des Androgynes

J'ai

Traversé des troupeaux baveux de rats géants aux yeux de femmes
Debout sur leurs pattes-arrières et jouant de la queue
A qui mieux-mieux

J'

Ai dégueulé sur une absence
De pavés

J

Oyeuses
Pâques !

MUSIQUE DE NUIT

Je fus là-bas où l'homme a disparu
Parmi la terre et les étoiles
Semence étrange dispersée par les quatre vents magnétiques
Soufflant sur les soleils comme on fait des dents-de-lion

J'ai vu des aéronefs des astronefs des spationefs des stations
Interstellaires
Mieux que n'en rêvent les téléphonistes
En lisant Stephan Wul et Kurt Steiner
J'ai vu des planètes-villes excavées jusqu'au cœur
Et des cœurs hébétés dans des cités inhabitées

Je fus là-bas sous des cieus verts au bord des canaux miroitants
Où de vieux cerfs jouaient d'étrangers luths tachetés comme des
[panthères
Qui vous tiraient des larmes avant même que l'on fût triste
J'ai parlé des langues qu'on n'avait pas inventées pour des gosiers
[humains

Lu des livres que nul n'aurait jamais
Pu écrire avec des mains

Je fus où même le possible a rencontré sa borne
Et renoncé devant l'improbable qui venait à sa rencontre
Ainsi qu'une comète merveilleuse

Jupiter transformé en Signe du Taureau
Quand il eut enlevé la belle Europe après Lédà
Ariane et le Minotaure J'ai vu passer l'Homo
Faber sa hache sur le dos et sa mâchoire en silex
L'Homo Sapiens L'Homo Atomicus Spatialis Electronicus
L'Homo Saquens L'Homo Inimaginabilis In Illo Tempore
Et des machins vivants qui n'ont plus guère avec le Genre Humain
Qu'un rapport de lessive en commun

J'ai compris en voyant se détruire et renaître
Tant de formes d'êtres
L'infinie plasticité de la Vie
Qu'enseignaient jadis les vieilles mythologies :
J'ai vu des galaxies j'ai vu sur son rocher
Andromède oblongue et nue comme servie sur un plateau d'argent
Attirer des générations de Bellérophons
Sur des Pégases emportés par des vents de lumière
Et tout ça dans le carrousel tourne encor tourne toujours
Ainsi, Bel Héros, font font font
Les marionnettes trois p'tits tours
Et pis s'en vont !

LAVIS ÉTERNEL

O Méduse ô Chimère

Quand dans l'eau blanche se tord l'encre amère
Nautilus noctiluques galaxies
Sur cette rive où craque sous les pas la semence noire des parasols
J'ai cavale par les vicissitudes
Comme le juif Errant à travers les nations les races et les millénaires
Sans jamais rencontrer l'éternité dans un seul homme

O Méduse ô Chimère

Je m'attendais à la trouver un jour tel un Ahrat
Adossé à l'écaille d'un pin
Avec dans sa chlamyde le S mouvant du Yin et du Yang
Bernique !

Si vous voulez mon eau
Pignons
A moi qui ne vois tout qu'en noir et blanc et gris
Dans tout ç'monde-là pas p'us d'éternité
Que dans ma main

O Méduse ô Chimère

Partout l'effet Mère, partout les faits Pères
Partout le Père-Moule et la Mère-Poule
Partout les Poussins

Et les métamorphoses de la plus belle — peu ou prou
A la poubelle — preux ou poux
Le grouillement dément, le grouillement d'amants
Un monde où chacun se met l'ange
Où la bête sur le dos
S'ouvre et se multiplie en se divisant !

O Méduse ô Chimère

Et l'invisible se regarde dans ses miroirs déformants
Combine et recombine l'eau l'air et les protéines
Du bout de son pinceau nyctémère
Selon tantôt des hasards affreux ou charmants
Tantôt de ces nécessités obscures et pour ainsi dire : anodines

O Méduse ô Chimère

Si vous voulez mon opinion
Tout ça n'a point de solution !

Mohammedia 80-84